

La Version de Browning

de Terence Rattigan
mise en scène Didier Bezace



Théâtre de la Commune
du 7 janvier au 25 février 2005

REVUE DE PRESSE

**La chronique théâtrale de Jean-Pierre Léonardini.
Très peu ou trop de mots**

Devant *la Version de Browning* (1948), cette pièce de Terence Rattigan traduite en finesse par Séverine Magois, si intelligemment mise en scène par Didier Bezace avec des interprètes à la hauteur, on pense à une définition lapidaire de Cioran : « Les Anglais sont un peuple de pirates qui, après avoir pillé le monde, ont commencé à s'ennuyer » (1). La scène est dans la salle de classe d'une « public school ». Face aux spectateurs s'étagent les pupitres, au sommet la chaire du magister. À jardin, un tableau noir. Dans cette scénographie de Jean Haas se joue le drame froid du professeur de latin-grec Andrew Crocker-Harris, à qui Alain Libolt prête une présence entêtante, basée sur le quant-à-soi douloureux, un flegme héroïque dûment cravaté. Il y a un potache « collé » (Sébastien Accart) qui peine sur la traduction de l'Agamemnon d'Eschyle, un prof de sciences (Vincent Winterhalter) qui a eu une liaison avec Millie (Sylvie Debrun), moitié du héros malheureux. On verra le directeur de l'établissement (Claude Lévêque) et le jeune enseignant (David Assaraf), flanqué de son épouse (Adeline Moreau), qui doit succéder au vieux maître. Ce dernier sera forcé d'entrouvrir sa carapace d'homme d'avant, sévère, incompris, méprisé, cocu. C'est là l'enjeu, avec peu de mots, une économie verbale stricte, un subtil dosage d'effets ironiques et pathétiques. Parfait artisan, Terence Rattigan (1911-1977), fils d'un diplomate, sorti d'Oxford, écrit beaucoup et connut le succès. C'est qu'il sut renvoyer, à point nommé, l'image que son pays attendait qu'on donne de lui, dans la classe moyenne et un peu plus haut. Voilà du

théâtre psychologique savant, mi-comédie de mœurs, mi-comédie de caractères, fondé sur l'« understatement », l'implicite. Pas négligeable. Pinter n'a peut-être fait qu'élargir le système en étoffant l'énigme grâce à l'irruption des classes dangereuses. *La Version de Browning*, irrémédiablement datée, de surcroît pour nous exotique, trouve son sel par là même. C'est d'autant plus insolite que cela se donne au Théâtre de la Commune, à Aubervilliers, où ce genre n'est pas coutumier.

Autre chose se passe avec *Les félins m'aiment bien*, première pièce éditée d'Olivia Rosenthal, par ailleurs romancière, qu'Alain Ollivier a choisi de monter (2). Six personnages, trois hommes dont un père et trois femmes jeunes, tenus par les liens du sang ou du désir, jouent à je-te-prends-je-te-quitte-je-te-mets-dans-la-marmite, à l'orée d'une luxuriante forêt de théâtre, feuilles gigantesques, lianes monstres, du plus bel effet plastique (scénographie de Daniel Jeanneteau, en collaboration avec Alexandre de Dardel). Autour s'agitent des figures volontiers simiesques, dangereuses un peu. La bande-son (Anita Praz) émet des grognements, des glapissements, des rumeurs d'animalité. On dirait du marivaudage alambiqué, avec travestissement à la clé, au sein d'un propos lâche, au demeurant indiscernable, au fil duquel surnagent pourtant la revendication de la jouissance féminine et l'évocation du cannibalisme latent en toute relation d'amour. Soit. On s'accroche où l'on peut, pourquoi pas aux branches de ce décor qui doit vraisemblablement symboliser le fameux « continent noir », celui de la femme, que Freud craignait tant d'explorer ? Olivia Rosenthal s'y risque, du dedans pour ainsi dire, mais ce qu'elle ramène de l'exploration ne laisse pas de décevoir. Ne semble-t-il pas qu'elle s'écoute écrire, se délecte des mystères qu'elle feint d'organiser, qui restent pour nous lettres mortes ? C'est un fatras de mots qui se succèdent, qui renforcent dans leur train-train l'opacité d'une fable impénétrable qui prétend à la profondeur mais peine à émerger, flottant sans grand sens. L'une, à la fin, bouffe de l'homme cuit, indigeste pastiche de la Penthésilée de Kleist. Prose pesante, d'inspiration pédagogique mais qui n'apprend rien, noie sans cesse le poisson d'une signification introuvable. À lire le texte, on n'est pas plus avancé. On s'aperçoit néanmoins qu'Alain Ollivier a scrupuleusement suivi les indications d'Olivia Rosenthal, laquelle, non contente d'anticiper avec minutie ce qui doit se passer sur le plateau, coupant ainsi l'herbe sous le pied du metteur en scène, gelant son imagination, s'autorise en prime des commentaires in petto sur ce qu'il faut entendre. Hélas, cela n'éclaire aucune lanterne. Du coup, par compensation, on se dit que les comédiens méritent une médaille. Ils sont vaillants. L'aîné, Bruno Sermonne, rugit à bon escient. Régis Lux, dans une peau d'ours, doit mimer la copulation. Chapeau ! Thomas Durand joue Balthazar. Est-ce lui qui finit en festin ? Florence Payros, Valérie Crunchant et Irina Solano sont belles jusque dans l'invraisemblable. Pourquoi ?

(1) Théâtre de la Commune d'Aubervilliers, jusqu'au 19 février. Texte aux Solitaires intempestifs.

(2) Théâtre Gérard-Philipe de Saint-Denis, jusqu'au 6 février. Texte chez Actes Sud-Papiers.